



ASSOCIATION
POUR
L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE
DES JEUNES FILLES

Fondée à la Sorbonne en 1867.

ANNÉE SCOLAIRE 1875-1876.

L'Association pour l'enseignement secondaire des jeunes filles, fondée en 1867, sous le ministère de M. Duruy, et dont le siège est à l'amphithéâtre Gerson, près de la Sorbonne, a rouvert ses cours, le 16 de ce mois. Cette année, le président de l'Association, M. Egger, a pris la parole, avant la première leçon, qui était celle de M. Crouslé, pour exposer brièvement quel est l'esprit et quels sont les principes de l'enseignement que l'Association offre aux institutrices et aux mères de famille. Nous avons le plaisir de reproduire ici cette allocution, prononcée par le président en

présence d'un auditoire de dames fort nombreux et devant les professeurs ses collègues.

« Mesdames,

« Forcé par le trop grand nombre de mes devoirs professionnels de transmettre, cette année, à un de mes nouveaux collègues l'enseignement où j'étais, depuis longtemps déjà, soutenu par votre bienveillance et par l'active assiduité de mes jeunes auditrices, j'ai cru devoir aujourd'hui vous adresser, sinon des adieux, au moins quelques paroles de cordial et respectueux encouragement pour les cours dont la série va s'ouvrir. Aussi bien, il peut être utile de rappeler ici de temps à autre, et d'une manière générale, les principes de l'enseignement fondé, il y a huit ans, sous le patronage d'un ministre ami des sages innovations, continué sous la direction du savant et paternel M. Milne-Edwards, auquel j'ai eu l'honneur de succéder dans la présidence.

« Ce que nous voulons, ce que nous cherchons, je ne saurais peut-être vous le montrer mieux qu'en jetant un rapide coup d'œil sur l'histoire de l'éducation de votre sexe depuis les temps de l'antiquité classique jusqu'à nos jours, et je n'aurai pour cela qu'à rassembler quelques souvenirs des leçons mêmes que plusieurs d'entre vous ont entendues dans le cours des années précédentes.

« L'éducation des femmes est essentiellement liée aux conditions de la famille et du ménage. Chez les Grecs, même dans la période la plus brillante de leur civilisation, même dans les régions où leur société se rapproche le plus de la nôtre par l'élégante honnêteté des mœurs, vous avez vu combien la vie domestique était, pour les femmes, étroitement fermée par d'austères convenances, combien leur éducation les tenait éloignées de toute haute culture de l'esprit. Vous connaissez l'idéal du ménage athénien, tel qu'il nous est décrit par les philosophes de l'école socratique. Les jeunes Athéniennes passent du gynécée maternel au gynécée conjugal, sans être jamais préparées à leur vie nouvelle autrement que par les exemples et les préceptes d'une vertu sévère, mais étrangère à toutes les délica-

tesses du goût, à toutes les vérités de la science, qui semblent jalousement réservées, comme un privilège, pour leurs pères, pour leurs frères, pour leurs maris. Leur unique ambition, l'unique objet proposé à leur dévouement, c'est de savoir bien gouverner l'intérieur d'une maison, de diriger avec sollicitude le travail des esclaves, d'aménager avec soin le patrimoine acquis, de seconder l'industrie qui l'accroît chaque jour par l'activité d'un citoyen, laboureur ou commerçant. La plus gracieuse et la seule encourageante image qu'à une jeune épouse, qui sera bientôt une mère, on présente de son autorité et de ses devoirs, c'est le rôle « d'une reine abeille dans sa ruche. » Rien pour l'imagination, rien pour les nobles curiosités de l'esprit. C'est tout au plus si nous savons, mais indirectement, que cette instruction de la première jeunesse s'élargit par l'assistance aux fêtes publiques, aux concours de poésie, aux représentations théâtrales où le génie d'un Sophocle et d'un Euripide initie les Athéniens aux plus grandes conceptions du beau moral par le spectacle des vicissitudes de la vie héroïque et des luttes courageuses de l'âme contre la destinée. Quelques femmes seulement vous apparaissent dégagées de ces entraves de la loi et de l'usage, une Sappho, par exemple, ou une Aspasia, mais presque toujours au détriment ou au péril de leur vertu.

« Les mœurs de l'ancienne Rome continuent, à cet égard, les mœurs de la Grèce, et elles en aggravent l'austérité par une sorte d'insouciance pour les arts qui sont la plus légitime parure de la vie humaine. Je vous lisais naguère l'épithaphe d'une matrone romaine, morte vers le temps où naquit Cicéron ; elle y est louée pour sa beauté, sa bonne grâce et sa modestie, pour avoir mis au monde deux enfants, dont elle a « enterré l'un et laissé l'autre sur la terre ; » puis on ajoute : « Elle a gardé la maison et filé de la laine ; » et, comme s'il fallait bien avertir que l'éloge est complet, le dernier vers de l'épithaphe se termine par ces deux mots d'une froideur expressive : *Dixi, abi*. « J'ai dit, tu peux passer. » Sur ce fond triste et nu de la famille romaine, au temps où Rome jetait un si grand éclat dans le monde, on voit, il est vrai, se dessiner çà et là quelques figures dont la gravité est relevée par une certaine élégance, celle de Cornélie, par exemple, la célèbre mère des deux Gracques, qui sut unir, pour elle-même et pour l'éducation de ses deux fils, la savante culture de la Grèce à la forte sagesse de l'esprit romain. Ce sont là encore de rares exceptions

dont le nombre augmente peut-être à mesure que les mœurs se raffinent, mais non sans nous laisser voir qu'en Italie, comme en Grèce, la morale pratique redoutait, et semblait redouter avec raison, dans l'éducation des femmes, toute intervention un peu libérale de la science et des arts.

« En ajoutant à la sainteté du mariage, en élevant le rôle de la femme, vierge ou mère, le christianisme pouvait et devait ouvrir plus librement l'intérieur de la famille à ces influences contre lesquelles se défendaient le gynécée grec et le gynécée romain. Or, si naturel que fût ce progrès, il a été bien lent.

« A vrai dire, en même temps que la pureté de la morale évangélique pénétrait de plus en plus dans les âmes chrétiennes, l'art et la littérature païenne en décadence offraient chaque jour un aliment moins pur aux esprits et aux cœurs. La pantomime et les jeux du cirque étaient presque les seules distractions de la foule : indécence d'un côté, brutal et cruel plaisir de l'autre. Pour détourner leurs disciples de pareils spectacles, les Pères de l'Eglise ne voient guère d'autres distractions à leur conseiller que celle de fréquenter les églises, de visiter les tombes des martyrs, ou bien de contempler dans leur richesse et leur variété brillante les œuvres de la création. A lire saint Augustin, saint Ambroise, saint Basile, sur tout ce qui touche à l'éducation des femmes, on s'étonne de les voir l'enfermer dans un cercle si restreint d'exercices religieux et d'études pieuses.

« Ce qu'avaient fait les premiers maîtres du christianisme, les précepteurs du moyen âge le continuèrent. Dans les siècles où l'art chrétien se déploie avec tant de magnificence, où se livrent tant de combats héroïques de la pensée, la femme nous paraît toujours timidement mise à l'écart de ces mouvements d'une activité ingénieuse et savante. On attribue à je ne sais quel théologien ou jurisconsulte d'alors d'avoir discuté si les femmes ont une âme. Je n'ai jamais retrouvé le texte de cette prétendue discussion ; mais il est certain que, même sous le règne de la chevalerie, où les femmes passent pour avoir exercé un si grand empire, on les trouve bien mal préparées par la culture de leur esprit au rôle important qu'elles jouent parmi les héros des tournois et des croisades. Je relisais naguère, sur ce sujet, un Mémoire de mon confrère et ami M. Jourdain, où il a réuni tout ce que l'on sait de l'instruction que pouvaient recevoir les femmes dans les cloîtres, dans les manoirs féodaux ou dans les

maisons de la riche bourgeoisie. Eh bien! j'ai regret de le dire, là encore, là toujours, l'instruction se borne à des notions fort élémentaires. Les bibliothèques, nombreuses et riches à l'usage des monastères et des universités, sont réduites à bien peu de volumes sur les rayons qui s'ouvrent à la curiosité d'une fille de bonne maison, destinée à devenir une châtelaine ou une abbesse. Comme dans l'antiquité, c'est par exception qu'une femme s'élève, grâce à quelque heureux don de la nature ou de la fortune, au-dessus du niveau où sont maintenues les autres personnes de son sexe.

« Passons, pour abréger, bien des intermédiaires, et transportons-nous au milieu, à la fin même du siècle de Louis XIV, où tant de femmes brillèrent par toutes les grâces de l'esprit, que relevait une élégante instruction. Lorsque tant de salons se sont ouverts qui convient les deux sexes à un honnête échange de sentiments et de pensées sous le patronage de quelque grande dame, si l'on parcourt les réglemens d'éducation commune pour les filles de bonne ou de noble condition, on y trouve mainte précaution pour assurer la pureté des mœurs, la rectitude des principes religieux, très-peu de prescriptions qui aient pour objet d'élargir et d'élever l'esprit par l'étude des sciences et des beaux-arts. C'est en 1687 que Fénelon publie son charmant écrit sur l'éducation des filles, Fénelon que Louis XIV appelait le « bel esprit le plus chimérique de son royaume. » Or, j'en appelle à vos souvenirs (car nous avons jadis examiné ici l'ouvrage de Fénelon), les chimères de l'auteur ne vous ont-elles pas paru d'une réalité bien timide, et ses prétendues hardiesses bien voisines des scrupuleuses pratiques de son temps? Chez lui, comme autour de lui, règne une sorte de défiance à l'égard de l'esprit des femmes; il craint de les inviter à des études qui éveilleraient en elles un trop vif désir de savoir, une tentation de sortir de la sphère étroite où les enferment la modestie de leur rôle social, la sévérité du devoir religieux.

« L'expérience nous a rendus peu à peu moins craintifs à l'égard des nouveautés qui peuvent se produire dans le régime des écoles, plus confiants dans les forces de la raison, plus indulgents pour ses ambitions légitimes. De là tant d'efforts, qui se multiplient sous nos yeux, pour verser avec abondance les lumières de l'instruction dans toutes les régions de la société française, et pour rapprocher autant qu'il se peut les deux sexes par

un enseignement qui se mesure et s'approprie aux besoins de notre vie publique et de notre vie privée. Certes, il n'est pas un ami de la jeunesse qui oublie que la meilleure part de l'activité d'une femme est et sera toujours réservée pour le foyer domestique; que là est le plus utile, le plus saint emploi des qualités que lui a départies la nature; il n'est pas un novateur sérieux qui songe à ébranler les bases de la vie de famille. Mais dans le sein même de la famille, et sans y encourager d'indiscrètes prétentions, on peut, on veut faire pénétrer les lumières, chaque jour accrues, de la science, le goût et la pratique de l'art. On se persuade de plus en plus que l'ignorance est une mauvaise gardienne de la vertu, souvent une méchante conseillère. Pour les femmes d'ailleurs, à qui si peu de professions lucratives sont ouvertes, tout surcroît de savoir utile est une garantie de plus contre les chances de misère; et dans les familles aisées il n'y a pas de plus noble emploi du loisir que les fortes études, il n'y a pas de meilleur préservatif contre les écarts d'une sensibilité malade.

« Naguère, Mesdames, m'adressant aux écoliers d'un grand lycée de Paris, pour les défendre contre certains découragements de leurs familles, en présence de nos programmes sans cesse élargis, je leur montrais la nécessité, pour nos écoles, de se tenir au courant, comme l'on dit, du progrès des connaissances humaines; je leur signalais, dans le domaine de l'histoire, de la géographie, des sciences physiques, tant de découvertes, qui agrandissent pour nous les horizons du passé comme ceux du présent; je les conviais au généreux désir de connaître tant de vérités nouvelles où le génie laborieux de nos compatriotes a eu sa large part d'invention; je leur disais encore :

« Nous allons plus loin, jeunes élèves : si l'astronomie, par la puissance de ses instruments et de ses calculs, porte notre vue et notre esprit jusqu'à des profondeurs inexplorées dans le monde sidéral; si un Le Verrier vient nous dire : « Les troubles depuis longtemps signalés dans la marche des plus lointaines planètes de notre système, j'en ai déterminé la cause : c'est une grande planète que vos télescopes ne vous ont pas jusqu'ici laissé voir; j'en sais le poids et le volume, et voici la courbe de son orbite; tel jour, à telle heure, dans telle région du ciel, cherchez, messieurs les observateurs, vous la trouverez. » Et si cette affirmation d'une science pénétrante et sûre se trouve justifiée, si la planète *Neptune*, désormais visible et pour ainsi dire obéissante

« à cet héroïque appel de la science, vient prendre place dans le concert des corps célestes, expliqué depuis quatre siècles, avec un progrès continu de précision et de rigueur, par les Galilée, les Newton et les Laplace, vous consentiriez, jeunes Français, à ce qu'on vous privât d'apprécier d'aussi belles découvertes, et à cela pour épargner quelques heures d'efforts à vos intelligences et à vos mémoires ! Je réponds pour vous tout de suite : Non, vous ne le voudriez pas ! »

« Eh bien, mesdames, l'appel que je faisais au courage de nos lycéens, je ne crains pas de l'adresser à l'émulation de leurs jeunes sœurs, à la sagesse de leurs mères. Nous ne rêvons pas pour vos filles et pour vos élèves des cours d'études aussi étendus dans tous les sens que ceux des candidats à nos grades universitaires ou aux écoles du gouvernement. Nous savons ce que nous imposent les convenances de leur sexe et les conditions de la vie que le monde leur réserve. Mais, toute mesure gardée, nous les convions, elles aussi, à étudier avec courage l'histoire et, en particulier, l'histoire de leur propre langue, les belles-lettres, les sciences, pour devenir de plus en plus les dignes compagnes de l'homme dans une société transformée, en tant de choses, par le progrès des siècles.

« Sans doute, il faut garder une place pour les lectures de simple agrément, et nous ne songeons pas à proscrire les œuvres d'imagination, les romans, par exemple, genre où notre littérature a produit tant de chefs-d'œuvre. Mais, quand on voit les mères si vivement préoccupées du choix à faire entre de telles œuvres, si souvent en quête de livres qui offrent une lecture agréable en même temps qu'innocente, on se demande s'il n'est pas avant tout salutaire de développer chez les jeunes intelligences une active curiosité pour les connaissances historiques et scientifiques, qui n'amuse pas toujours, mais qui peuvent toujours intéresser. Une fois habitué à cette forte nourriture, l'esprit se portera moins vers le plaisir des distractions frivoles ; les saines jouissances du vrai et du beau le détourneront des vains attraits de la littérature légère. Que si, dans l'histoire étudiée avec quelque développement, exposée avec franchise ; si, dans la lutte des passions et des doctrines, il se présente çà et là des scènes dont une mère voudrait détourner les regards de sa fille, des erreurs dont elle voudrait la défendre, la raison affermie dès la jeunesse par un grave enseigne-

ment n'a rien à craindre de ces rencontres ; elle est prête à se protéger elle-même. C'est donc la raison que nous voulons former de notre mieux par l'ensemble des leçons que vous venez écouter ici. En général, on la traite avec trop de défiance chez les jeunes filles ; justement fortifiée par l'éducation, nous la tenons pour capable de regarder en face un sophisme ou un mauvais exemple, sans en être troublée, sans en être détournée de son devoir.

« Dans la variété des cours, des conférences, des écoles préparatoires qui se partagent autour de nous l'enseignement des jeunes filles, au milieu des concurrences qui se sont produites (quelques-unes, nous pouvons en être fiers, par l'effet même de notre modeste entreprise), le rôle que nous avons choisi est une sorte de milieu entre l'instruction tout à fait libre et sans objet professionnel et la préparation toute spéciale aux examens de l'Etat. Cette dernière, par la force même des choses, tourne plus ou moins à un mécanisme d'études où la demande et la réponse laissent trop peu de liberté à l'esprit ; c'est ce que, dans l'Université, nous voyons, hélas ! trop souvent par les épreuves de nos jeunes bacheliers. Ce que l'on regrette en Sorbonne, nous voudrions encore plus nous en défendre dans un enseignement qui s'adresse à des jeunes filles, dont quelques-unes seulement se destinent à enseigner un jour. Nous essayons d'une pratique plus libérale et, s'il est permis de le dire, plus généreuse. Cette méthode, nous avons eu le bonheur de la voir accueillie par vous, Mesdames, avec une faveur qui nous impose d'y persévérer. Mes collègues et moi nous avons tout fait pour nous inspirer de vos sérieuses pensées, pour mériter votre confiance par des leçons toujours empreintes d'un esprit de sage critique, d'un esprit largement et sincèrement religieux. Nous espérons la mériter et l'obtenir toujours. »

(Extrait du *Journal des Débats* du 27 novembre 1875.)

